

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 49 (1911)

Heft: 12

Artikel: Au bal

Autor: Louis

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207664>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AU BAL

POUR employer l'expression consacrée, la « saison tire déjà sur sa fin ». On parle même d'un printemps précoce et le nombre des soirées et des bals, des représentations théâtrales et des concerts augmentent sensiblement. On met les bouchées doubles pour avoir son compte avant les violettes et les primevères. Les braves gens qui prennent plaisir « à recevoir » lancent fièreusement de multiples invitations, car ils s'imaginent que la terre cesserait de tourner si l'hiver s'achevait sans qu'on eût pu dire : « On a dansé chez les Tartepion. » Soit, on dansera.

En principe, on ne devrait parler que des fêtes et des bals qu'on a vus, puis se borner à de rapides croquis et... bonsoir. Pourtant lorsque la surabondance de sauteries exigerait un merveilleux don d'ubiquité, il faut bien, exceptionnellement, voir par les yeux de ses amis et entendre par leurs oreilles. Et c'est ainsi que j'ai appris la jolie aventure, vraiment comique, dont je veux tenter, avec tous les ménagements possibles, de fixer le récit.

La scène se passe dans une petite ville de chez nous, cherchez... Or, en cette petite ville vint habiter, il y a trois ou quatre ans, un couple étranger, de grande distinction, monsieur âgé de quarante ans environ, madame n'accusant guère plus de cinq lustres. Ces personnages avaient loué une villa. Ils se créèrent des relations de voisinage d'abord et de sympathie ensuite, ils inviteront, ils donneront à dîner et à danser, pas trop souvent, sans exagération de mauvais goût. Le buffet était copieux, la cuisine excellente, le vin exquis. A la fin du premier hiver, M. et Mme (mettons A.) comptaient déjà dans la « bonne société » de la petite ville. Charitables, prenant part à toutes les manifestations de bienfaisance, ne refusant pas leur appui aux tentatives artistiques, littéraires et dramatiques, ils étaient fort bien vus et, je me hâte d'ajouter que, malgré la comique aventure qui me reste à narrer, ces personnages le sont encore.

Madame A. est fort belle, type du nord. Grande, souple et le chef orné des plus beaux cheveux imaginables, abondante crinière blonde qui fait penser à celle dont Bouguereau orna la tête de sa Vénus *sortant de l'onde*. Cette chevelure abondante, Mme A. la coiffe en deux tresses énormes, qui forment torsades sous l'occiput et qu'elle maintient à l'aide d'un peigne d'or. C'est à la vieille mode, mais lui sied à ravir. Or, je ne stupéfierai personne en affirmant que si les belles dames de X. admirent la richesse capillaire de cette charmante exotique, elles ne l'envient pas moins et n'aiment guère à entendre leurs légitimes époux vanter l'abondance, le brillant, l'éclat de la torsade merveilleuse.

Une de ces dames (mettons Mme B.), se montrait spécialement envieuse et acerbe. Il est juste de noter aussi que M. B. manifestait trop souvent son admiration enthousiaste pour les tresses

blondes, ce qui, vous le comprendrez sans effort, agaçait un peu les nerfs de sa tendre moitié. Celle-ci, une petite brune un peu maigre, possède en juste propriété une chevelure noire et médiocrement fournie, — qu'elle voudrait blonde et opulente, naturellement. — Or, à entendre deux ou trois fois pendant la semaine célébrer le « casque d'or » de Mme A., la pauvre petite femme en prenait la jaunisse. Un tel état d'âme devait aboutir à une crise, un tel état de chose ne pouvait amener qu'une catastrophe. Ainsi voulut l'inexorable destin.

Le mois dernier, entre le sept et le quinze — préciser davantage « friseraient » l'indiscrétion — un bal réunissait chez un des plus riches et des plus notables habitants de la bonne cité, tout ce que celle-ci compte de « gens bien ». Les A., les B., les C., les D., en un mot l'alphabet complet de l'aristocratie locale, voire quelques invités lausannois, et c'est à l'un de ces derniers que je dois ce récit. Immanquablement, Mme B. devait rencontrer Mme A. Or, ce soir-là, cette dernière paraissait plus « en beauté que jamais », comme écrivent les gazetiers de Paris, et Mme B., en revanche, était jaune de jalouse et de dépit à rendre des points à Ranaval, la reine de Madagascar. Le sourcil froncé, le regard aigu, elle surveillait son seigneur et maître, car en l'esprit de la pauvre femme un soupçon était né depuis quelques semaines.

— Il s'intéresse trop aux cheveux de cette blonde, assurément il y a anguille sous roche.

Vous n'êtes point sans savoir que lorsqu'une jeune femme déclare en parlant de son mari et d'une dame quelconque qu'il y a *anguille sous roche*, c'est qu'elle est déjà persuadée de ses malheurs conjugaux. Elle en mettrait sa main au feu ou en donnerait sa tête à couper, ce qui serait parfaitement inutile et, le plus souvent, ridicule. Donc Mme B. crut remarquer à l'entrée de Mme A. dans le salon de Mme Z. que les yeux de son mari avaient brillé d'un significatif éclat. L'œil, « miroir de l'âme », dénonçait l'infidélité, pensa la femme jalouse. Mais, diplomatique et rusée, elle dissimula.

Le hasard est un grand conspirateur ! Un peu tard, il amène la dame aux cheveux blonds à deux pas des époux B., et les laisse ainsi voisinant pendant une ou deux minutes. Abominable hasard, quelle horrible fantaisie animait ces instincts pervers ! La dame, envieuse, tournait le dos ou plutôt la nuque à la dame envieuse, le mari de celle-ci, fasciné sans doute, perd toute prudence et s'écrie :

— Ah ! quels superbes cheveux !

Abomination de la désolation ! L'épouse outragée — ou qui se considère comme telle — frappée d'une sorte de vertige, de fureur, bondit, allonge le bras et... saisit le peigne de sa rivale. Elle l'arrache... Et, avec le peigne, se détache l'opulente tresse qui causait les insomnies jalouses de Mme B. !

Inutile d'ajouter que les deux couples n'attendent pas la prochaine valse pour se retirer à l'anglaise. Les bonnes langues affirment qu'en

rentrant au logis, M. B. administra à son irascible moitié une correction manuelle que les mamans réservent habituellement à leurs gosses... Rien ne prouve l'authenticité de cette version, mais, dans tous les cas, cette pauvre dame a quitté la ville pour aller se reposer chez sa mère, à quelques heures de là. On parle vaguement d'une séparation possible. Quant à la déesse aux blonds cheveux, elle nourrit sa haine dans le silence de ses appartements et la maison porte depuis quelques jours l'écrivain significatif : « Villa à louer »...

LOUIS DE LA BOUTIQUE.

LE « TABEUOU »

VOILA un titre qui, je le parierais, ne dira rien à mes lecteurs. « Tabeuou », ça a l'air d'un mot nègre et ça sonne à peu près comme de l'allemand bernois. C'est un vocable qu'on peut cependant encore entendre dans notre Suisse romande. Allez dans le Valais, à Orsières. Les patoisants de là-bas savent fort bien ce que c'est qu'un tabeuou. Ils vous diront que l'on désigne ainsi dans leur village un garçon simple d'esprit, un imbécile, un benêt et, en guise d'illustration, ils vous contiennent peut-être quelques-unes des multiples aventures du tabeuou.

Les équipées du jeune bête qui interprète sans cesse de façon stupide les ordres ou les recommandations de ses parents, forment un des thèmes populaires les plus facilités et, par conséquent, les plus répandus dans tous les pays. On retrouve le « tabeuou » partout en France et en Suisse ; les aventures que lui ont attribuées nos pères ne sont pas toujours fort spirituelles ou de goût aristocratique. Bien loin de là. On les narrait au coin du feu, autrefois ; on les narre encore derrière la table d'auberge, quand on est disposé à rire, simplement, sans arrière-pensée. Et, à y regarder de près, on reconnaît que les bêtises du « tabeuou » valent bien les grivoiseries ou les saletés qu'on se raconte après boire.

Voici donc quelques épisodes aventueux de notre benêt, tels qu'ils ont été recueillis à Orsières et tels que les publie en patois le *Bulletin du glossaire des patois de la Suisse romande* :

« Un jour, la mère du tabeuou lui dit : Je vais à la foire acheter un cheval. Toi, tu resteras à la maison pour « mener » la lessive et tu mettras dans le cuvier tout ce qu'il y a de sale par ici. C'est compris ? — Ou... ou... oui, dit le tabeuou.

» La mère partie, le garçon ramassa tout ce qu'il y avait de noir et de sale dans le ménage : chaudières, marmites, crêmaillère, et le jeta dans le cuvier. Puis il tira l'âne de l'écurie, l'attela tant bien que mal au cuvier, et hue, baude ! trimballa le cuvier par le village. C'était ainsi, croyait-il, qu'on « menait » la lessive !

» A midi, le tabeuou eut faim et rentra se faire un bon dîner. Il mit au feu une poêle avec un morceau de beurre dedans et descendit